



ARLÉA, 2015
ARLÉA-POCHE

Marie Sizun

Un jour par la forêt

ISBN 978-2-36308-085-1

266 pages

10 €

UN JOUR PAR LA FORÊT

Ce livre, que l'auteur dédie à tous les enfants solitaires, raconte l'histoire d'une métamorphose. Sabine a 11 ans, presque 12. C'est une élève distraite, rêveuse, attentive aux petits miracles que lui réserve la vie quotidienne, comme les mille particules qui dansent dans un rayon de soleil. Elle n'écoute plus guère ce qui se dit en classe et ne se sent pas à sa place dans ce grand lycée parisien où sa mère a tenu à l'inscrire, fière de « sa petite merveille » dont pourtant les résultats scolaires ont été jugés « insuffisants », pire, dont les « moyens » sont « limités » comme il est noté sur son dernier bulletin scolaire. Ce terme de « moyens », la fillette l'a retourné dans tous les sens ; il ne lui rappelle rien que de matériel, car elle l'entend constamment dans la bouche de sa mère : « On n'a pas les moyens », et c'est une camarade qui a dû le lui expliquer : « Quoi tu sais pas ? Ça veut dire que tu es un peu bête. »

Un vague sentiment de honte emplit Sabine en permanence, honte d'elle-même et de sa mère, plus précisément, honte que sa mère puisse avoir honte et se sentir humiliée, elle qui vient du Nord et en a gardé l'accent, qui est grosse, voire obèse, et ne prend pas soin d'elle-même. Ce fut un soulagement pour Sabine de trouver l'expression « agent technique » quand elle a dû donner sa profession. À la maison, pas de livres, ou presque. Ce que sa mère appelle ainsi, ce sont de vieux numéros de *Gala* ou de *Paris Match*. Quant à son père, après bien des scènes orageuses, il les a quittées pour fonder un autre foyer. Alors c'est encore sur le chemin de l'école que Sabine se sent le mieux, observant les petites scènes de la rue, cueillant au vol les paroles des passants.

Aussi, quand le professeur de français demande à rencontrer sa mère suite à un rire qu'elle n'a pas su retenir et jugé insolent, sa décision est prise, elle ne retournera pas le lendemain au lycée. Elle, d'habitude si docile, si timide, dit non et se fait même cette réflexion : « C'est une pensée rassurante qu'une petite fille ait le pouvoir de dire non ». Que va-t-elle faire de cette grande journée qui s'ouvre à elle ? D'abord se promener un peu dans le Bois de Vincennes qui est tout proche. Lui revient alors ce vers entendu la veille, « J'irai par la forêt, j'irai par la montagne », justement celui que récitait son professeur et responsable de tous ses malheurs, mais il lui semble ce matin si beau, et comme étrangement adapté à sa situation présente. Dire « par la forêt », plutôt que « dans », lui semble si judicieux, et mettre le verbe au futur aussi, comme tout cela semble approprié à l'élan qu'elle ressent à cet instant !

Que connaît-elle, au fond, de Paris ? Peu de choses, et le métro lui est un monde presque inconnu. Elle décide donc d'aller voir Notre-Dame et, pour ce faire, suit un couple de touristes anglais. Parfois, venant ternir son sentiment d'allégresse et celui tout neuf de liberté, de vieux chagrins ressurgissent – un dimanche passé chez le père et sa nouvelle compagne, la rentrée en sixième, la première rédaction – mais toujours, ce qu'elle voit l'éblouit : « Comme c'est joli un pont au-dessus de l'eau ! Comme c'est vivant ! Et la petite est pleine de gratitude devant tout cela qui arrive, pour elle, pour qu'elle le voie ». Mais la rencontre capitale sera celle de ces Anglais sur qui elle tombe à nouveau par hasard, qui sont comme envoyés par la providence. Ce jeune couple de professeurs n'a pas de mal à comprendre qu'elle fait l'école buissonnière et l'accompagne tout l'après-midi, la mène Place Saint-Sulpice au Marché de la poésie... et lui font promettre, avant qu'ils se séparent, de retourner en classe le lendemain. Sabine découvre avec eux une façon d'être, de regarder

la peinture ou d'écouter les poèmes, toujours en relation avec la vie ; et, à son grand étonnement, elle s'entend leur dire des choses qu'elle n'a jamais dites à personne.

Par un heureux concours de circonstances, tout se finit bien, que ce soit au collège ou à la maison, et son absence n'aura pas de conséquence fâcheuse. La fillette raconte tout à sa mère, c'est-à-dire, au fond, presque rien, car comment lui raconter la beauté de ce jeune garçon sans domicile endormi sur un banc, le besoin éperdu qu'elle a ressenti soudain d'appeler son père, le ciel bleu aperçu au-dessus des immeubles, les murmures et la pénombre à l'intérieur de la cathédrale, et ce monde que lui ont révélé deux inconnus ? Pourtant, comme elle est heureuse de retrouver le petit appartement qui ne lui apparaît plus ni mesquin ni ridicule, et ce regard maternel empreint de tendresse qui l'enveloppe tout entière et ne lui fait plus honte !

Un jour par la forêt est le septième roman de Marie Sizun et vient d'être réédité en poche. Nous y retrouvons son écriture sensible et cette façon d'aborder situations et événements qui rend ses livres si prenants. Des chapitres courts et des phrases brèves font avancer le récit par petites touches, captant les sensations et les sentiments les plus fugitifs de ses personnages. Ce professeur de français à la retraite, qui a choisi un pseudonyme en accord avec son amour de la Bretagne dont elle reproduit les paysages dans des huiles dépouillées, a placé l'enfance au cœur de son œuvre, depuis son premier roman, *Le Père de la petite* (2005), jusqu'à son dernier, *La Maison-guerre* (2015), en passant par *La Femme de l'Allemand* et le très beau *Éclats d'enfance* qui est la description d'un quartier parisien à hauteur d'enfant, tous publiés chez Arléa.

La façon dont une matière enseignée peut être perçue par un enfant est une des problématiques de ce roman et la phrase de Valéry Larbaud mise en exergue y renvoie. Elle est tirée du récit « Devoirs de vacances » inclus dans le recueil *Enfantines* : on y suit avec délectation les pensées d'un collégien qui disent, entre autres, toute sa méfiance et son dégoût envers ce qu'on lui enseigne, « cette nourriture intellectuelle présentée toute mâchée ». Réfléchissant à la poésie, alors qu'il est en train de plancher sur une composition française, lui reviennent à l'esprit quelques strophes lues dans un journal et dont il a oublié l'auteur, « d'une douceur et d'une simplicité si pénétrantes » qu'il en est resté bouleversé : « Les donneurs de sérénade / et les belles écouteuses... » ; « avait-il tort d'aimer cette poésie impure et irrégulière ? » De son côté, Marie Sizun réussit le tour de force de faire redécouvrir au lecteur le poème le plus connu de Victor Hugo, « Demain, dès l'aube... », en le faisant passer par le filtre mental de son personnage : récit d'une manière convenue par un professeur en tailleur, réapparaissant par bribes dans la bouche de Sabine tout au long de sa déambulation, enfin redit avec passion – et l'accent anglais – par Kate, la touriste anglaise, le poème hante le roman. Ce que découvre avec étonnement la fillette, c'est, en fin de compte, l'expérience de la poésie : « D'emblée ce qu'elle entend s'adresse à elle, les mots lui parlent violemment, cruellement. Elle les entend de toute son âme ».

Dans son lit, avant de s'endormir, Sabine repense à cette longue journée au cours de laquelle l'élan a succédé au vague à l'âme, où se sont mêlées joie et tristesse ; elle « songe à tout ce qu'elle a découvert, aux poèmes, aux images, à ce monde qui s'ouvre à elle. Et l'immense, l'étonnant bonheur d'exister l'envahit ». Sa dernière pensée va à Constance, une de ses camarades de classe qu'elle a remarquée parce qu'elle ne dit jamais rien, à qui elle se promet de parler dès le lendemain, certaine de pouvoir partager avec elle ses goûts, ses impressions et ses lectures. Car, et c'est la phrase de Valéry Larbaud choisie comme épigraphe, elle est désormais sûre, d'être « capable de reconnaître cette voix de la poésie partout où elle se fait entendre ».

Françoise Le Bouar

Pour Isabelle Ouramtane